

Il y en qui viennent au monde au Nord.
 D'autres à l'Est ou à l'Ouest.
 C'est le hasard qui le veut.
 Il y en a qui sont venus au monde au milieu et d'autres à la périphérie.
 C'est le hasard qui le veut.
 Il y en a qui habitent au pied des montagnes, d'autres au bord de la mer.
 Il y en a qui parlent une langue, d'autres parlent d'autres langues.
 Il y en a qui ont la peau claire, celle d'autres est plus foncée.
 Il y en a qui sont grands, d'autres sont petits.
 Les uns sont blonds, les autres bruns.
 Les uns font un métier, d'autres en font un autre.
 Les uns savent des choses, d'autres en savent d'autres.
 C'est le hasard qui le veut.
 Et tout cela mis ensemble, ça fait le monde dans lequel nous sommes venus
 un beau jour comme tout le monde.

Un jour, peut-être, on pourra voyager vers d'autres mondes.
 Loin dans l'univers qui nous entoure.
 Faudra-t-il un passe-port pour cela ?
 Je n'en sais rien.
 Ce que je sais, c'est que pour arpenter les parcelles du monde dans lequel je
 suis venu, dans lequel tout le monde est venu, il suffit d'un seul passe-port.
 Sur lequel est écrit, là où l'on parle de lieu de naissance :
 venu au monde.



Pastel de país María Bueno

**Notre tête est ronde pour
 permettre à la pensée de
 changer de direction.**

Francis Picabia

Quand les bureaux auraient avoué

Tom Nisse

à Semira Adamu
 échappée de l'Afrique de sa naissance
 étouffée dans un avion par les officiers d'ici

Quand les bureaux auraient avoué
 leurs torts toute arrogance en berne
 fonctionnaires de la douleur jaunies

quand se voir aurait eu un regard
 loin des lettres et du téléphone
 loin des promenades grillagées

et le soupirs sortis de l'isolement
 dans le gris mitigé de rues à découvrir
 dans des soirs choisis au hasard

dans les latitudes de nos crépuscules
 désamparés de l'Occident certes
 mais privilégiés d'un chant discret

à deux entourés d'un ciel déblayé
 à partager les familiarités du soleil
 délaissant enfin les lois des frontières

avec enfin la pluie sur nos paupières
 la grammaire de l'amitié entre les dents
 et aussi la promesse de ne rien oublier.

du recueil Les yeux usés
 (Éditions Le Fram, 2010)



Photo © Sheila Juan Franco

Pasaporte **María Bueno**

Exproprié même de la langue Valerio Cruciani

Exproprié même de la langue
des outils de l'ironie
du fureur et de l'argumentation
il reste ce corps
qui m'incarne
qui s'éteint
qui s'évanouie
tandis que un fantôme nouveau
tarde à apparaître
avec sa nouvelle langue
pour dominer toutes les nuances
pour devenir enfin
ceci et cela

non, je ne suis plus ceci
et je ne suis pas encore cela

traduit de l'italien par Enzo Caponera
du recueil *La esquiria en el dedo* (Lulu, 2011)

Reality hit the hippy camp

Arndt Kremer

Some are dancing like dervishes, digging their feet into the sand, while the moon, gloomy, glimmering, is shining on happy faces and hippy clothes. Though Malta, the rock in the middle of some nowhere in somewhere, is not rocking, we are trying to shake the air, and the waves, at least them, applaud with bored faces. It is the monthly full-moon gathering at "Riviera Beach", *Għajn Tuffieħa* in Maltese, a language, old and strange like an Arabic senior with Italian eyes and British attitudes. Full-moon gathering: a kind of pseudo-spiritual, relaxed, appeased *joint-venture*, literally, a collective hug to nature, a constant sharing of words and drums no one declares as his or her own property.

Whilst the percussions murmur and mourn, whilst I am sitting next to my neighbour, whose face is covered with a copped Robin-Hood-hood but goes by the name of "Ray" – Ray Hood maybe –, with dreadlocks longer and dirtier than the universal Yggdrasil tree, whilst I am drumming and smoking in my ever-failing attempt to be one of them, whilst I am trying to fall into my dreams, I look aside – and become aware of a giant shadow approaching us. I look closer, and I see a large plastic rubber boat coming closer and closer to the shores. "Damn, look, man, there is something in the sea, something..." I whisper. "Keep calm, man", Ray Hood replies, "keep cool, man". But the boat is getting bigger and bigger, and when it reaches maybe fifty metres from the beach, we notice that it is full of people. No doubt: it is a boat of refugees, and here they are, stranded – of all shores, here, at the tiny little "Riviera" beach next to Golden Bay, one of the most popular beaches for tourists in Malta.

The moon shines on, and we can see tired faces of many black women and men. Now they are climbing or creeping out of the boat in slow motion, walking on the shores in slow motion, raising their hands in slow motion, sitting down in slow motion, looking at us in slow motion. The situation is absurd and bizarre: suddenly this tiny beautiful beach on which some lads